



AFRICA2020

UNE SAISON PANAFRICAINNE



SAISON AFRICA2020
15 QG ET 450 PROJETS
SUR TOUT LE TERRITOIRE FRANÇAIS
JUSQU'À JUILLET 2021
WWW.SAISONAFRICA2020.COM

PLUTÔT QUE LA « RENCONTRE AVEC LA FACE HIDEUSE DE L'AUTRE » QUE VOYAIT AIMÉ CÉSAIRE DANS LE CHOC AVEC LA MODERNITÉ COLONISATRICE DE L'OCCIDENT, L'AMBITIEUSE SAISON AFRICA2020 – QUI SE DÉVELOPPE SURTOUT EN 2021, RAISONS SANITAIRES OBLIGENT – MENÉE PAR N'GONÉ FALL VEUT REGARDER ET DIRE LE FUTUR D'UN CONTINENT. ET SI SES QUELQUE 450 PROJETS ET ÉVÉNEMENTS SE TIENNENT EN FRANCE, ANCIENNE TUTELLE, LA COMMISSAIRE GÉNÉRALE ASSUME D'ÊTRE « NON REVANCHARDE » AU PROFIT D'UNE AFROTOPIE CULTURELLE, MAIS AUSSI SOCIALE ET ÉCONOMIQUE, ENGAGEANT STRUCTURES FRANÇAISES ET AFRICAINES À SE FAIRE PARTENAIRES. RETOUR SUR L'ESPRIT D'UNE SAISON MANIFESTE.

ENTRETIEN AVEC N'GONÉ FALL

TOM LAURENT Vous placez cette *Saison Africa2020* dans une perspective panafricaine. Qu'est-ce à dire, alors que la version politique de cette idée peine à trouver sa voie ?

N'GONÉ FALL Le panafricanisme, tel qu'il a évolué à travers différents contextes et sur des décennies, voire des siècles, reste un idéal d'émancipation politique, sociale, économique et culturelle de tous les peuples du continent africain. Pour *Africa2020*, il était hors de question que cette Saison soit une suite de projets de représentations nationales, car cela n'aurait pas de sens, ne serait-ce que parce qu'en fonction des interlocuteurs en Afrique, la notion de pays diffère. Tout comme leurs délimitations : le tracé des frontières, hérité de l'époque coloniale, est toujours contesté par certains. De fait, beaucoup de ces frontières n'existent que sur le papier : au sein de la Communauté économique des États d'Afrique de l'Ouest, par exemple, tous les ressortissants ont le même passeport depuis plusieurs années, et une carte d'identité régionale commune depuis quatre ans. Sans visa, il y existe

une libre circulation des personnes et des biens, similaire à celle de l'espace Schengen. Mais le sentiment d'appartenance à un même territoire se manifeste de plusieurs façons. Sur le plan politique, les réunions de l'Union africaine, résultat de l'Organisation de l'unité africaine née en 1963 avec la volonté de fédérer toutes les nations du continent, montrent bien les difficultés qu'elle connaît : un peu comme l'Union européenne, plus on est nombreux et plus il est difficile d'arriver à des consensus.

Ce caractère panafricain était-il prévu dans la proposition d'Emmanuel Macron et de son Conseil présidentiel pour l'Afrique ?

Le principe des Saisons existe depuis les années 1980, et la motivation du président de la République dans ce cadre, c'est de dire : « Les Français ne connaissent pas l'Afrique, ou mal, et il est temps que la France porte un autre regard sur ce continent. » C'est ce qu'on retrouve dans son annonce en 2018 au Nigeria. Pour moi, il était important d'affirmer que cette Saison s'adresse à tout un continent : cela suppose de ne pas rentrer dans un catalogue pays par pays – qui ne m'intéressait pas – mais d'apporter notre façon de faire et de voir d'un point de vue africain. Et le fait de m'avoir fait cette proposition signifiait sans doute

déjà une volonté de faire avec la société civile. Durant les trois mois de réflexion avant d'accepter, j'ai pensé la base de la Saison sur le mode de la co-construction entre des opérateurs français et africains pour éviter de retomber dans l'écueil d'un regard français sur l'Afrique. Et je me suis entouré de quatre personnalités pour éviter la pensée unique. Penser seule serait d'une pauvreté extrême pour un continent si vaste !

Pour autant, ce sentiment d'appartenance n'est-il pas plus fort dans les milieux culturels ?

Dans le secteur de la culture, cette dynamique est très forte — et affichée, revendiquée même par de petites structures, avec leur volonté permanente d'avoir des participants qui viennent d'ailleurs sur le continent.

Des grands rendez-vous comme le FESPACO dédié au cinéma à Ouagadougou, la Biennale de Dakar pour l'art contemporain ou les Rencontres photographiques à Bamako sont des plateformes panafricaines — pensées et s'affichant comme telles par les États qui les organisent. Du point de vue des opérateurs, nous pensons toujours à l'échelle transrégionale et continentale, donc l'information circule largement, que l'on soit en Angola, en Égypte ou en Afrique du Sud — les outils numériques ayant largement contribué à renforcer ces réseaux formels et informels. Pour les milieux de l'enseignement supérieur, leur vision a beaucoup bougé et l'on voit se mettre en place de nombreux programmes de recherches communs, des échanges universitaires transcontinentaux...

Le panafricanisme, dans sa dimension historique comme utopique, est-il aussi fortement partagé sur l'ensemble des territoires du continent ?

Le plus grand défi en ce sens, c'est le Maghreb où les populations ont aujourd'hui — et je dis bien *aujourd'hui* — moins le sentiment d'appartenir à l'Afrique que leurs aînés. Rattaché aux pays arabes et à la Méditerranée, ces découpages se cumulent avec l'absence d'enseignement de l'histoire de l'Afrique pour plusieurs générations — contrairement à ce que j'ai moi-même connu à l'école au Sénégal —, menant la jeunesse de ces pays à méconnaître les liens qu'ils ont avec des populations de l'autre côté du Sahara. Dans le cas de l'Algérie, les rafles de migrants noirs, mis dans des bus et emmenés aux portes du désert avec un doigt pointé vers le Mali en témoignent. Et tranchent avec le fait que ce pays a organisé le premier Festival culturel panafricain en 1969, et a offert un passeport algérien à Miriam Makeba, chanteuse et militante sud-africaine devenue apatride. Au Maroc, on trouve le seul ministère des Affaires africaines au monde, qui exprime une volonté de se connecter — à l'Afrique de l'Ouest a minima. Au fond, il s'agit de recoller les morceaux d'une histoire avec celles et ceux qui se sont perdus de vue. Et le défi que nous avons voulu poser pour l'ensemble de la saison, c'est justement de sortir de sa région, d'où un vaste brassage au-delà des frontières officielles.

Est-il aussi question d'investissement — de la part des diasporas, par exemple ? « Un média black est bankable ! » s'enthousiasmait par exemple Mohamed Zoghلامي, l'un des experts sectoriels de la Saison mettant en relation des professionnels africains avec les institutions françaises...

Ce qu'il faut entendre, c'est que le secteur des industries culturelles et créatives a un poids économique bien réel dans les PIB des pays africains. Face aux



Betelhem Makonnen.
Selfing Studies 07 (____).
 2019, impression d'archives sur film transparent, carton réfléchissant, carton Sintra (PVC) et épingles de couturière, 68,5 cm x 99 cm



Ambidextre de Ladjé Koné, L'Échangeur, Château-Thierry, 2020.

sempiternels discours misérabilistes sur le « mal développement », une jeune génération d'entrepreneurs culturels, femmes et hommes, est très active. Cette production est le fait d'Africains pour un public africain et trouve après un public international, car une des spécificités des entreprises créatives du continent, c'est de penser d'abord localement avant de s'attaquer à d'autres échelles. Dans ce qu'énonce cette Saison, il y a une part d'évidence pour les Africains mais mettre cela sur la table permet de mieux le faire savoir auprès des publics en France. Mohamed Zoghalmi en témoigne lorsqu'il dit que la jeunesse est la richesse de l'Afrique, très connectée et en recherches d'images positives d'elle-même. Son expertise couvre les secteurs de l'animation et du jeu vidéo, qui lient fabrique de l'imaginaire et viabilité économique, et qu'il voit comme un moyen privilégié par les jeunes Africains pour s'approprier leur identité. Mais leurs savoir-faire les amènent tout autant à recevoir des commandes aux États-Unis ou à travailler pour des clips publicitaires en Chine, et à tourner en mandarin, il ne faut pas l'oublier. Dans la Saison, cela se traduit par un « Africa Corner » au Geekfest de Bordeaux, un colloque et une exposition dans la même ville sur les innovations africaines dans le domaine de l'intelligence artificielle ou encore une association avec le Laval Virtual. On y verra la première délégation réunissant des studios et des étudiants de dix nationalités du continent travaillant sur la réalité étendue.

Par contre, ce n'est pas le rôle de la Saison de faciliter l'investissement de noirs ou d'arabes de France dans le pays de leurs parents ou de leurs grands-parents. La Saison va susciter des rencontres, et il appartient au public français quel qu'il soit de s'en saisir selon ses propres intérêts pour approfondir ses connaissances et ses relations. Et peut-être de se rendre compte que les « *millennials* » africains ont vingt coups d'avance dans leurs manières d'entreprendre.

Avec l'installation de quinze QG pendant la saison, la vocation à faciliter l'échange est pour le coup très claire...

Oui, ces QG Africa2020 offrent l'opportunité d'un temps long : on peut y venir pour une rencontre, une exposition ou un concert, mais la possibilité est donnée de sortir d'une consommation événementielle pour prolonger ce temps avec des échanges plus informels. Si un militant venu d'Afrique y rencontre un gilet jaune, on peut imaginer que les questions de la redistribution des ressources et de l'émancipation économique seront au cœur de leurs échanges. Idem pour des créateurs de jeux vidéo ou celles et ceux qui cherchent à renouveler les bonnes pratiques écologiques. Les QG Africa2020 veulent faciliter ces rencontres. D'où un maillage du territoire qui ne concerne pas uniquement Paris ou l'Île-de-France, mais une inscription dans toutes les régions et en dehors des grandes villes — par exemple un QG à



Caroline Guève.
Photonics.
 2009, installation, dimensions variables.

Roubaix plutôt qu'à Lille, où l'équipe de La Condition Publique accueille le collectif Exit Frame, créé au Ghana en 2012, pour une rencontre avec le territoire. D'autres sont en milieu rural, comme dans l'Ain et dans l'Orne, ou via des itinérances en Martinique et en Guadeloupe. En Corse, le projet Focus Femmes n'est pas à Bastia ou Ajaccio, mais à Corte, au milieu de l'île, dans les montagnes. Ce maillage tient aussi à la dimension collective de la Saison, en collaborant avec des structures de différentes tailles. Chacune a deux ou trois partenaires africains avec lesquels leur projet a été coconstruit et développé, plus des associations locales qui vont amener leur expérience dans la médiation et le relais de l'Éducation nationale et son travail pédagogique.

Avec *Revue noire*, dont vous avez été directrice de la rédaction de 1994 à 2001, vous avez mené un grand travail de connaissance, de redécouverte et parfois d'exhumation des formes de l'art et de la photographie en Afrique, à travers des *Anthologies* notamment. De quelle manière cette dynamique de recherche touchant au passé est-elle présente dans la Saison ?

La très grande majorité des projets regardent vers demain. Par contre, dans le cadre du « Focus Femmes », l'association AWARE renforcera sa base

de données en ligne avec l'inclusion d'artistes africaines, nées avant 1974, pour participer à combler les lacunes en la matière, avant la tenue prévue en avril prochain d'un colloque à l'École du Louvre consacré à leur intégration aux récits fondateurs de l'histoire de l'art. Il y a aussi le QG de Saint-Denis où le projet part d'archives en France.

Le choix promu par *Africa2020* de la jeunesse — qui correspond aussi à la démographie des populations africaines — se ressent-il dans celui des artistes qui participent ?

Oui, la plupart ont moins de 40 ans, mais chacun a ses obsessions, notamment par rapport à la spécificité des contextes du continent et de ses champs de recherches, même si les questions qui portent la Saison — liées aux territoires, aux mémoires, aux engagements — sont celles que l'on retrouve chez ces artistes. Et si la Saison est dédiée à la jeunesse, il était important d'avoir nos héros, de ne pas oublier les prédécesseurs. El Anatsui a 76 ans et fait partie de ceux qui ont ouvert la voie, et c'est important — en Afrique, le respect des aînés fait partie de notre fonctionnement. ■